

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPËR.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures - Joueurs de Cartes Savoyards, d'après M. A. Paoletti.
 - La Souricière, d'après M. Lanfant. - Le nouveau Chemin de fer du Vésuve :
 Le Waggon. - La Voie ferrée. - Les Fumeurs d'Opium.
 TEXTE: - Nos Gravures. - La première Visite de Napoléon Bonaparte à
 Bruxelles. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Histoire du Théâtre de la
 Monnaie au dix-huitième Siècle. - Causerie. L'Art de conter et les Conteurs. -
 Simples Consultations Juridiques à l'Usage des Dames. - Monsieur Bécarre.
 Nouvelle Musicale. - Bannière du Toit paternel. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
 à BRUXELLES.
 Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 34.

— 10^e ANNÉE —

26 Juin 1880.

NOS GRAVURES.

JOUEURS DE CARTES SAVOYARDS.

L'œuvre de Paoletti, — un des maîtres de

l'Ecole italienne moderne, — nous représente deux jeunes Savoyards occupés à faire une partie de cartes.

L'aîné vient évidemment de jouer un tour à son compagnon: son sourire moqueur et sarcastique le fait deviner; et le plus jeune, qui s'en est sans doute aperçu, est en train de calculer quelle carte il jettera pour déjouer la manœuvre. Il vous a un air grave qui forme

un charmant contraste avec l'enjouement de son compagnon.

Près d'eux, nous voyons une gamelle vide, dont le contenu vient de les restaurer, ainsi qu'un petit fouet et une toupie, amusement qui a été abandonné pour le jeu de cartes.

Quelle naïveté dans ces jeunes physionomies! quel naturel dans la scène elle-même, dans les poses et dans les costumes!



JOUEURS DE CARTES SAVOYARDS, D'APRÈS M. A. PAOLETTI.

LA SOURICIÈRE.

Quelle scène pleine de vie et d'originalité offre ce tableau de M. Lanfant, de Metz!

Enfin les voilà pincées, ces audacieuses souris, qui chaque nuit prenaient follement leurs ébats dans ce vieux bahut, à la barbe de minette et de toute sa famille, incapables de mettre la patte sur ces petites friponnes. Les voilà prises, étranglées dans la souricière, perdues par leur gourmandise, car elles ne savaient pas que ce morceau de lard si alléchant, était un affreux piège, dans lequel elles devaient tomber.

Oh! quelle joie parmi ces quatre bambins, qui viennent jouir du spectacle de leur victoire, et quelle agitation parmi la gent chat, qui vient bien effrontément réclamer sa part de butin, sans l'avoir méritée; la glotonnerie, la voracité se lisent dans les regards fauves de nos trois matous, qui attendent, frémissants, qu'on leur jette leur pâture.

LE CHEMIN DE FER DU VÉSUVÉ.

Le volcan du Vésuve, haut de 1651 pieds et de forme pyramidale, s'élève au milieu d'une vaste plaine bien cultivée et couverte d'habitations, malgré le danger qu'offrent les torrents de laves s'échappant du cratère.

Trois routes conduisent à ce cratère les voyageurs, qui veulent tenter l'ascension du volcan; mais qui eut jamais pensé à la possibilité de faire cette ascension au moyen d'un chemin de fer?

Oui, au mois d'octobre dernier on a commencé la construction d'une voie ferrée sur le sol mouvant du Vésuve. La station, déjà achevée, est à trois kilomètres de l'Observatoire, et depuis le 6 juin, les trains courent le long de la côte à travers des montagnes de laves entassées depuis des siècles.

On conçoit toutes les difficultés auxquelles ce projet de création d'une voie ferrée a dû se heurter.

Ces difficultés étaient d'abord l'élévation du Vésuve, la nature même du terrain, qui n'étant que cendres et laves, n'offre aucune stabilité; enfin un grand nombre de petits cratères, qui à chaque instant s'ouvrent sur le flanc de la montagne.

On a donc dû imaginer un système de rails tout particulier, et qui consiste dans des fils d'archale d'une grosseur de deux centimètres et demi, et enroulés autour de fils d'acier. Les voitures, qui ne comprennent que deux compartiments à six personnes chacun, reposent sur d'étroits châssis en fer, qui sont mis en mouvement par deux roues placées sur les rails, l'une devant et l'autre derrière la voiture.

Il n'est pas douteux que ce nouveau mode d'ascension, aussi agréable que facile, attire un plus grand nombre de visiteurs au cratère du Vésuve.

LES FUMEURS D'OPIMUM.

On sait que l'opium est le suc des fruits du pavot, plante originaire de l'Orient. Il se présente dans le commerce en masses aplaties, arrondies, brunes ou noirâtres à l'intérieur. L'odeur de l'opium est particulière, forte et fatigante; il a une saveur amère, âcre, persistante.

Tout le monde connaît l'action narcotique que l'opium exerce sur l'économie animale. Cette action n'a cependant lieu que lorsque la matière a été prise à une certaine dose. Lorsque cette dose est trop forte, l'opium, loin de provoquer le sommeil, est un excitant énergique, et produit une insomnie souvent suivie de mort.

L'opium est employé, en médecine, comme un calmant, à la dose de 5 centigrammes. Chez nous, c'est surtout l'extrait aqueux d'opium, le „*laudanum*,” qu'on emploie; l'opium comme médicament, peut donc être considéré comme un bienfait; mais on abuse de tout.

Dans les Indes, en Turquie, en Chine surtout les hommes se livrent avec fureur à l'usage de

l'opium; c'est un moyen pour eux de se procurer une ivresse plus ou moins profonde et agitée.

Des voyageurs ont tracé le tableau le plus hideux de l'ivresse opiatique; l'abus de l'opium éteint en peu de temps les facultés intellectuelles et détermine bientôt l'abrutissement le plus abject.

En Chine, il y a des édits impériaux qui interdisent la culture, la vente et l'usage de l'opium; mais ces édits sont restés lettre morte, et les mandarins, tous grands fumeurs eux-mêmes, sont obligés de fermer les yeux.

L'art de fumer dans ce pays est poussé jusqu'à la perfection; les petites chinoises, dès l'âge de huit ans, portent à leur ceinture une jolie pipe, dont elles se servent avec une dextérité admirable.

LA PREMIÈRE VISITE DE NAPOLÉON BONAPARTE A BRUXELLES.

Napoléon Bonaparte fit son entrée dans la capitale du ci-devant Brabant, alors chef-lieu du Département de la Dyle, le 2 Thermidor (20 juillet) 1803, vers huit heures du soir.

Le préfet, le citoyen Doulcet-Pontécoulant, et le général Belliard, commandant la 24^e division militaire, allèrent au-devant du Premier Consul jusqu'au village de Sempst, à une lieue et demie de Vilvorde, extrémité du département, qui confinait à celui des deux Nèthes.

La rivière la Dyle était figurée par une statue colossale, ayant sur le piédestal cette inscription: „Je donne mon nom à ce département; tu donneras le tien à ton siècle.”

Dès trois heures de l'après-midi, une foule immense, tant de la ville que des lieux circonvoisins, remplissait les avenues qui communiquaient au pont de Laeken, par lequel on entrait à Bruxelles en venant d'Anvers.

La garde d'honneur, commandée par le fils du prince de Ligne (qui avait abdiqué ses titres pour celui de citoyen français) et tous les corps militaires en garnison à Bruxelles, avaient été jusqu'à Vilvorde au-devant du Premier Consul. Là il était sorti de sa voiture, et, monté sur un superbe cheval, il s'était avancé vers eux. Il reçut le salut militaire de la garde d'honneur qu'il accueillit avec bonté, en félicitant le jeune commandant de la bonne tenue de cette garde.

Bonaparte donna aussitôt l'ordre à tous les corps de se ranger en bataille, et il les passa en revue.

C'était un coup d'œil magnifique que celui de la marche pompeuse du jeune héros et de son cortège, longeant le magnifique canal couvert de bâtiments pavés et chargés de spectateurs. Les arbres qui bordaient les rives étaient ornés de festons et de guirlandes.

* *

A l'entrée de la superbe Allée Verte, près du pont de Laeken, on avait érigé un arc de triomphe sur le modèle de celui de Titus à Rome. Les quatre faces étaient chargées d'inscriptions qui consacraient les principaux exploits militaires de Bonaparte. Sur le fronton, des deux côtés, on lisait:

„A Bonaparte victorieux,

La ville de Bruxelles reconnaissante a érigé cet arc triomphal, le 15 messidor an XI.

Qu'il soit surnommé le Grand!”

Auprès de ce monument, on avait pratiqué deux grands amphithéâtres, décorés de tapis pour les dames qui avaient reçu des cartes d'invitation.

Les gradins étaient remplis de tout ce que Bruxelles avait de plus jolies femmes, vêtues de blanc et dont la coiffure était ornée de fleurs de myrthe ou de jasmin.

„Ainsi, dit un journal de l'époque, la beauté venait prouver son goût constant pour l'héroïsme, en cherchant à voir les traits d'un jeune guerrier, défiguré par la sueur et la poussière, comme dans un jour de bataille. A sa présence

toutes se sont levées spontanément, et ont exprimé leur joie par des applaudissements réitérés, auxquels le héros répondit avec la plus touchante affabilité.”

Entre les deux amphithéâtres étaient placés les membres des autorités civiles, ceux des tribunaux, les agents du gouvernement, les préfets des départements réunis, etc.

Lorsque le Premier Consul arriva devant l'arc de triomphe, le maire se présenta à la tête du conseil municipal, et lui offrit les clefs de la ville dans un bassin de vermeil, et lui fit en même temps hommage d'une magnifique voiture que les arts et surtout celui de la peinture, avaient concouru à enrichir. Bonaparte n'en fit point usage à l'instant, „sans doute pour se prêter à l'empressement d'un peuple jaloux de le contempler.”

* *

Jamais spectacle plus imposant n'avait étonné et ravi les habitants de Bruxelles. Cette entrée offrait véritablement l'image d'un triomphe. Le cortège, qu'on pouvait appeler une petite armée, présentait la réunion de douze mille hommes de différentes armes, dans la plus belle tenue, s'avancant avec toute la majesté guerrière entre deux haies de spectateurs, avides de connaître l'homme qui les gouvernait. La musique de chaque corps faisait entendre, pendant la marche, les airs chers aux Français, dont les sons mélodieux s'unissaient aux acclamations et aux cris répétés de: „Vive Bonaparte!”

Un détachement de Mameluks à cheval, dans le costume égyptien, précédé des guides de la garde consulaire, aussi à cheval, annonçaient la présence du Premier Consul, monté sur un cheval blanc, et vêtu d'un simple uniforme de colonel.

Le préfet du département et le général de la division, tous deux à cheval, le suivaient immédiatement.

Madame Bonaparte (Josephine Beauharnais), dans une voiture de poste à huit chevaux, l'avait précédé.

Toutes les rues étaient décorées d'un double rang d'arbres, et les façades des maisons ornées de feuillages et de guirlandes.

Dans sa route pour se rendre à l'hôtel de la préfecture, préparé pour le recevoir, Napoléon Bonaparte devait passer devant St^e-Gudule. Sur la grande porte on lisait:

„Il rétablit de ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire.”

Le clergé, revêtu de ses habits sacerdotaux, et précédé de la croix, l'attendait à l'extérieur; mais l'heure avancée ne permit point au héros de s'arrêter.

* *

Lorsqu'il fut arrivé au palais qu'on lui avait destiné, il admit en sa présence le préfet et son épouse, qui venaient lui témoigner, ainsi qu'à son auguste compagne, „le bonheur qu'éprouvait Bruxelles de posséder dans ses murs celui dont la renommée remplissait les deux mondes.” Le lendemain fut consacré à recevoir les différents corps, les membres des tribunaux et les autres autorités constituées.

Le 4, la ville donna au premier consul une fête brillante. L'hôtel-de-ville était préparé avec une rare magnificence. Bonaparte et son épouse arrivèrent sur les dix heures du soir et se retirèrent à minuit.

Le 5, dès trois heures et demie du matin, cet homme infatigable était déjà dans la plaine de Monplaisir, près du pont de Laeken, où il passait en revue les corps d'infanterie de la garnison.

Le même jour, sur les onze heures, Bonaparte, toujours accompagné de son épouse, se rendit, dans la magnifique voiture qui lui avait été présentée à son arrivée en ville, à l'église de St^e Gudule pour y entendre une messe, qui fut célébrée par son Eminence le cardinal-légat, assisté de l'archevêque de Malines. La marche était pompeuse et le cortège extrêmement brillant. Le héros était vêtu d'un habit richement brodé en or.

La journée du 6 fut consacrée à recevoir des députations étrangères.

Le 8, le commerce donna une fête brillante dans la salle du Grand Concert. L'assemblée y fut très nombreuse, et parmi ceux qui en faisaient partie, on distinguait le troisième consul, le cardinal-légat et l'archevêque de Malines. Le Premier Consul y parut en habit de simple colonel, sans aucune broderie.

On donna un concert où, outre les artistes célèbres venus de Paris, on entendit l'inimitable Garat, accompagné du piano par Mozin. La danse succéda aux accords de l'harmonie.

* *

Le 9 devait avoir lieu une dernière fête au Parc; mais après une longue suite de beaux jours, celui-ci fut très-pluvieux; de sorte que l'illustre visiteur céda aux instances qui lui furent faites de prolonger son séjour. Il passa cette journée dans son cabinet à traiter des affaires d'Etat.

La soirée du 10 fut l'une des plus belles de la saison, et tout conspirait à donner à la fête de ce jour la splendeur et l'éclat que s'en promettaient ceux qui l'avaient ordonnée. Le Parc et les bâtiments qui l'entouraient étaient illuminés avec goût. Toutes les allées du Parc, les bassins, les salons de verdure étaient décorés d'arceaux, de guirlandes et de portiques en verres de diverses couleurs. Chaque porte d'entrée, et il y en avait huit, formait un arc de triomphe illuminé dans le même goût, ce qui offrait un coup d'œil admirable.

Le Vaux-Hall ne pouvant contenir la quantité immense des personnes admises à l'honneur de jouir de la fête, on avait construit auprès de ce bâtiment une belle tente de cent et huit pieds sur environ cinquante de largeur. Le Premier Consul et sa compagne arrivèrent sur les dix heures et se retirèrent à minuit, aux acclamations universelles.

Bonaparte quitta Bruxelles le 11 à cinq heures du matin, se dirigeant sur Louvain, Maestricht, Liège et Namur pour se rendre à Paris en traversant la Champagne.

Tel est le récit fidèle de fêtes qui devaient se renouveler une fois encore, sous le même régime, en 1810.

Z.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

C'est un point important que de savoir distinguer les différentes sortes de viandes et leurs qualités; voici à ce sujet quelques indications dont tout le monde pourra profiter.

Viande de bœuf. Cette viande a la fibre moins fine que celle de la vache, et sa couleur est d'un rose plus ardent. Ses os sont plus épais et plus ronds.

Viande de vache. Elle est d'un rouge plus pâle que celle du bœuf; son tissu est plus fin et plus lâche, et lorsque la vache a été tuée jeune, elle est tout aussi bonne à manger que le bœuf.

Viande de taureau. Dans les taureaux d'un certain âge, le tissu cellulaire de la viande est très-gros, ferme au toucher, et de couleur d'un rouge plus brun; les os sont durs et volumineux, la graisse jaune et dure et très-forte d'odeur.

Viande de veau. La viande de veau mort-né et celle du veau tué à huit jours est insalubre. On la reconnaît au manque de consistance de son tissu, à sa couleur, qui est d'un blanc verdâtre, à sa fibre lâche et visqueuse. Sa graisse, d'un blanc sale, devient collante et savonneuse; ses os, spongieux et presque flexibles, ne contiennent qu'une substance huileuse. Ces signes disparaissent chez les veaux âgés de plus de trois semaines et suivant la manière dont ils sont nourris.

Viande de mouton. La chair du mouton est la plus succulente après celle du bœuf, mais ses qualités varient avec la nature des pâturages qui ont servi à alimenter l'animal. Sapide, saine, agréable et stimulante, elle convient à presque tous les estomacs. On la re-

commande surtout aux personnes qui ont besoin d'être restaurés.

Viande de cheval. Cette viande est parfaitement propre à la nourriture, mais un préjugé pour ainsi dire invincible, s'oppose à ce que l'usage s'en généralise parmi nous. Dans tous les cas, le préjugé qui résulte pour la société de l'emploi de la viande de cheval, pourrait être compensé, au moins en partie, si tous les chevaux morts ou mis hors de service étaient employés à la nourriture des porcs.

Les qualités digestives et nutritives des viandes dépendent donc de plusieurs conditions: d'abord l'espèce, l'âge et le climat; ensuite le genre de nourriture et, pour la tendreté, certaines parties du corps de l'animal.

La chair des animaux carnivores diffère de celle des herbivores. La même différence existe entre les animaux sauvages et ceux réduits en domesticité, quoique appartenant à la même espèce. — Exemple: le bœuf, le mouton comparés au buffle, au bison, au chevreuil; — le porc au sanglier, etc., offrent des différences bien accusées quant à l'odorat, au goût et à la mastication.

A propos de la conservation des viandes crues, il résulte d'expériences dont M. de Rostaing a entretenu l'Académie des sciences de Paris, que la racine de garance peut être ajoutée à la liste des substances applicables à cette conservation. L'expérimentateur a placé, sur un lit de garance en poudre, dans un vase de terre cuite, un morceau de veau enveloppé dans un linge qu'il a couvert de garance en poudre et de racine de garance. Le vase a été fermé avec un simple papier ficelé. Après vingt-cinq jours, la viande avait perdu 65 pour 100 de son poids, et paraissait commencer à se momifier; mais elle n'avait aucune odeur de putréfaction, et on n'y découvrait, au microscope, aucune trace de vers.

E.

HISTOIRE DU THÉÂTRE DE LA MONNAIE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Ce fut en 1695, que l'électeur de Bavière, gouverneur-général des Pays-Bas, fit bâtir à Bruxelles la première salle régulière de spectacle qu'on eût encore vue dans cette ville. C'est celle qui existe sur la place de la Monnaie. Reconstituée en 1817, incendiée en 1855, l'intérieur en a été beaucoup amélioré après cette date.

Vers 1697, il s'introduisit à Bruxelles des troupes de comédiens ambulants, tantôt françaises, tantôt italiennes. Ni les unes ni les autres n'y faisaient de longs séjours, parce que les acteurs avaient peine à subsister du mince produit des recettes, surtout pendant l'été, où le théâtre était désert.

Le peu de ressource que la capitale du Brabant offrait aux comédiens fut cause qu'elle fut plusieurs fois privée de spectacle, pendant une année entière.

* *

Cependant, vers 1728, un certain Mollin y vint avec une troupe française, dont il était directeur.

Afin d'éviter le sort de ses prédécesseurs, qui tous s'étaient ruinés à Bruxelles, il éleva l'abonnement à un plus haut prix que par le passé; mais le public, mécontent de cette innovation, refusa de s'abonner.

Comme c'était en été, chacun se procura d'autres plaisirs, et la scène n'eut plus d'auditeurs payants.

Mollin, qui avait de l'argent comptant, tint bon et remplit sa salle en distribuant des billets gratuitement.

L'hiver arriva heureusement à son secours. Les récalcitrants sentirent le besoin de la comédie pendant les longues soirées de cette saison; ils se présentèrent, en foule, pour s'abonner aux mêmes conditions qu'ils avaient rejetées quelques mois auparavant, mais à son tour Mollin devint fier et déclara ne vouloir

abonner personne, disant qu'il n'avait jamais tant joui du spectacle que depuis qu'il avait des places à son choix.

Les amateurs furent donc contraints de payer à la porte, à chaque représentation.

L'affluence fut considérable: aussi, Mollin, à la fin de l'hiver, quitta Bruxelles, emportant plus de 15 mille francs de profit.

Ce fut la première fois qu'on vit un directeur quitter la ville sans avoir été emprisonné pour dettes, ou au moins ruiné.

* *

Les successeurs de Mollin ne dérogeaient pas à l'ancienne habitude, établie par ses prédécesseurs, de se ruiner à Bruxelles. Tous y firent banqueroute.

Les comédiens abandonnèrent une ville qui leur était si funeste, et ses habitants, pendant douze ans consécutifs, furent privés de spectacle.

En 1745, le maréchal de Saxe en établit un qui fut dissous dès que l'armée française eût évacué les Pays-Bas.

En 1749, la cour, désirant fixer à Bruxelles une troupe de comédiens, les ducs d'Arenberg, d'Ursel et le marquis d'Ems, en composèrent une qu'ils dirigèrent pendant trois ans. Au bout de ce temps, ils cédèrent leur entreprise à un comédien nommé Durancy, auquel ils firent obtenir un privilège exclusif et limité.

Depuis lors, la comédie fut protégée et encouragée par le gouvernement, qui donna aux directeurs la permission d'établir, dans l'intérieur de la salle de spectacle, des banques de jeux de hasard, à leur profit.

* *

Les jeux ayant, par la suite, été supprimés, le gouverneur, outre une somme considérable qu'il donnait pour sa loge, accordait des gratifications annuelles aux acteurs.

Aussi le spectacle devint-il permanent à Bruxelles. Son théâtre acquit bientôt une juste célébrité par la réunion d'acteurs d'un talent distingué.

Lorsque la Révolution arriva, le théâtre de la Monnaie était un des premiers de l'Europe. On le composait de sujets venant de Bordeaux, Lyon, Marseille, Rouen, etc. Ils n'en sortaient guère que pour entrer à la comédie française; de ce nombre furent Larive, St-Phal, M^{lle} Devienne, etc.

Tous les genres, tragédie, comédie, opéra, ballet, étaient réunis sur le théâtre de Bruxelles.

Lorsque les Français s'emparèrent des provinces belges, en 1794, la troupe bruxelloise se réfugia en Hollande, et le théâtre de la Monnaie resta fermé pendant plusieurs années, sauf qu'il s'ouvrit quelquefois pour des représentations de baladins.

Telle fut la destinée de ce théâtre, durant le dix-huitième siècle.

LE CHEVALIER DE LA VILLE-AU-BOIS.

CAUSERIE.

L'ART DE CONTER ET LES CONTEURS.

Nous aimons tous les contes; notre imagination, plus facile à intéresser que notre jugement, glisse sur les idées générales pour ne saisir que les applications particulières. C'est donc un moyen de plaire que de porter dans la société une mémoire riche d'anecdotes piquantes. Mais suffit-il de la mémoire? Non, il faut encore un art pour en dépenser les trésors, et cet art ne s'acquiert que par l'usage du monde, qui ne le donne même qu'aux gens d'esprit.

Néanmoins, tous nous sommes plus ou moins conteurs; à la ville, à la campagne, dans les châteaux, dans les cabanes, dans les camps, les uns content, les autres écoutent; personne ne s'est lassé, ni ne se lassera de son rôle.

Voilà l'Arabe chargé de rapines: après ses courses vagabondes, il s'assied sous un palmier pour écouter avec délices, en fumant, les histoires merveilleuses qu'on lui raconte, et qui plaisent à son imagination.

Retournons à la ville. Entrons dans ce corps-de-garde: un des soldats est le conteur, le loustic. Il tient le dé; ses camarades l'écoutent avec une grosse gaieté qu'il produit et qui est sa récompense.

Et dans cet estaminet, ne voyez-vous pas cet homme à moitié couché sur la table, le verre à la main, l'œil brillant, le teint enflammé? Que fait-il? Il s'enivre, mais il conte; les autres l'écoutent; et plus il entasse de mensonges et

d'absurdités, plus leur joie bruyante redouble.

Chaque café n'a-t-il pas son beau-diseur qui décide sur les nouvelles du jour? Il fait la paix, il fait la guerre, il fait des lois, des plans, des promotions, etc. Ses auditeurs se lassent et



LA SOURICIÈRE, D'APRÈS M. LAFANT.

l'abandonnent quelquefois; mais il en revient d'autres. Il peut être ridicule, ennuyeux, mais il est entouré.

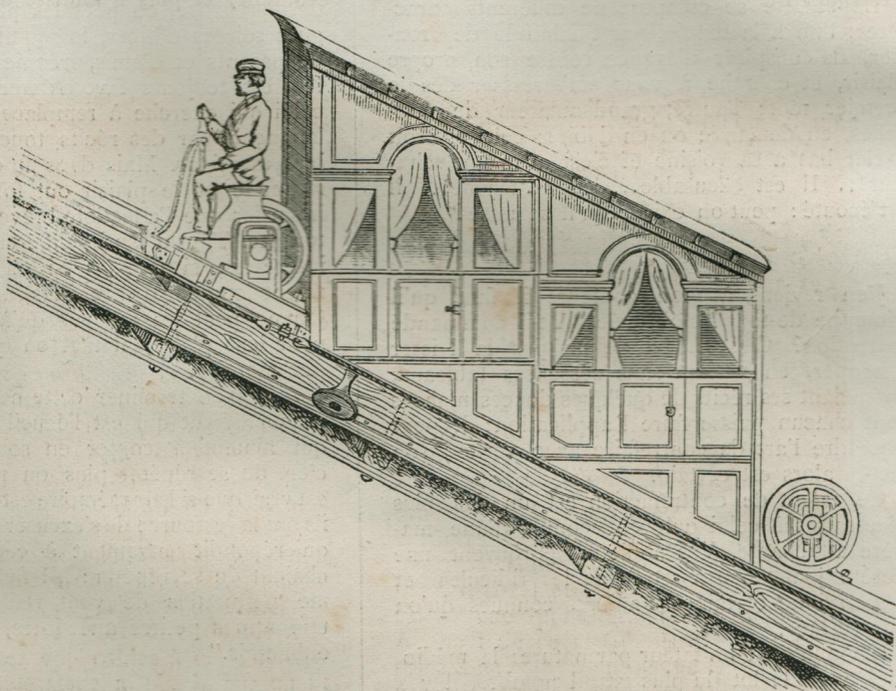
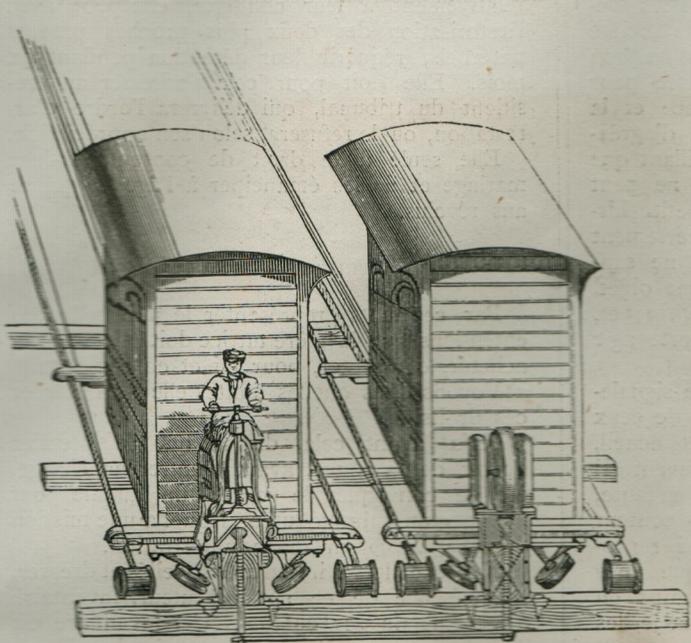
Un tableau plus intéressant nous appelle. Quelle est cette société peu nombreuse, mais choisie, point bruyante, mais animée! C'est celle de M^{me} de T. qui, à trente ans et avec beaucoup de moyens de plaire, a calculé que les

jouissances qui naissent de l'esprit et de l'amabilité, durent plus que celles de la beauté et de la coquetterie. Tous les jeudis, on se rassemble chez elle. On y cause — rien de la politique, — ce qui est rare aujourd'hui! Il est

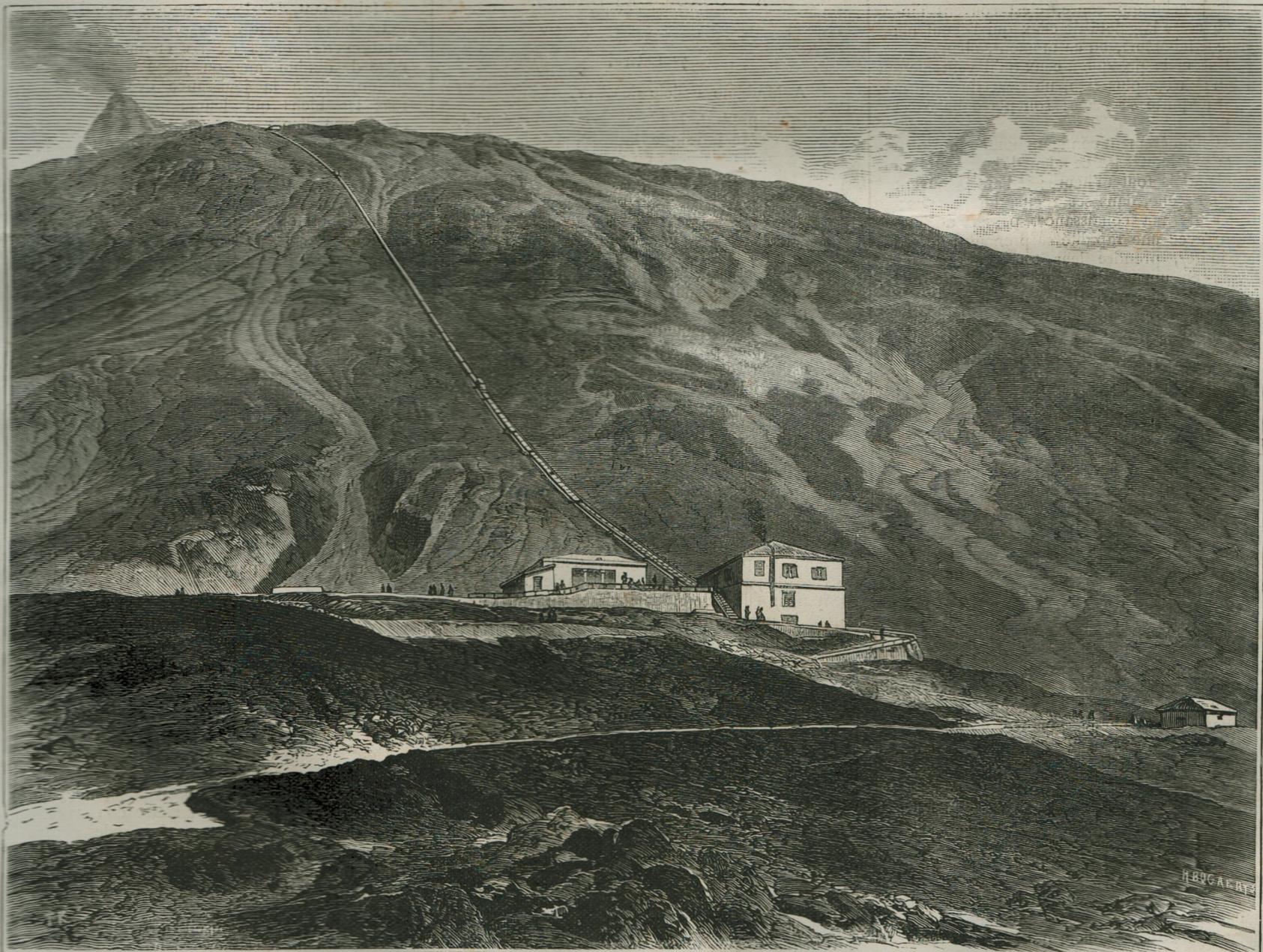
vrai que ce sont toujours à peu près les mêmes personnes qui se trouvent ensemble. Les histoires, les anecdotes de tous genres arrivent à leur

tour dans la conversation, pour la varier et la rendre encore plus piquante. Mais ce ne sont point ici des anecdotes triviales, de ces contes

bien lourds dont un conteur plus lourd encore vient nous assommer; ici, c'est un art de bien conter.



LE NOUVEAU CHEMIN DE FER DU VESUVE : LE WAGGON.



LA VOIE FERRÉE.

N'oublions pas que, en contant, on se propose moins d'instruire que de plaire par la finesse des plaisanteries, la singularité des faits, le naturel

des peintures. Il faut donc beaucoup d'adresse à celui qui a la prétention d'être un conteur aimable en bonne compagnie.

D'abord, on sent de quelle importance est le choix de l'histoire qu'on raconte; mais l'art de la placer, de l'amener sans qu'on s'en doute,

tient à une intelligence secrète, à un sentiment fin qu'on rencontre rarement. On a tant de peine à fixer la mobilité des esprits, à captiver l'attention fugitive!

La société se compose de différents caractères; l'un a la manie, par l'habitude de fronder, de conspirer d'avance contre son propre plaisir, et cherche à vous embarrasser dès le premier mot; l'autre, grand amateur de nouvelles, en demande ou en débite; celui-ci croit parler bas à sa voisine et c'est avec une chaleur!.. Il est excusable... elle est jolie... il est écouté: peut-on exiger qu'il se taise?

* *

J'en reviens à mon conteur; il faut qu'il triomphe de tous les obstacles. A-t-il commandé l'attention? C'est à lui de ne pas la laisser échapper, en variant sans cesse ses tableaux, en mêlant ses récits de quelques douces malices dont chacun puisse faire l'application; il peut y joindre l'art de contrefaire avec vérité; son succès alors est certain.

Ce talent de contrefaction est un des plus nécessaires à celui qui veut conter d'une manière attachante. Vos auditeurs éprouvent une secrète jouissance à retrouver les ridicules et la vérité de certaines manières connues qu'on leur retrace.

L'homme est imitateur par nature: la médiocrité étant le lot du plus grand nombre, il y a peu d'originaux. Nous sommes presque tous condamnés à être copistes; de là ce goût général, cet attrait pour l'imitation.

Par un effet singulier, mais constant, si le rire gagne celui qui conte, c'est souvent l'instant où cesse la gaieté de ceux qui l'écoutent: le conteur lui-même, en ce moment, change de rôle; il se mêle presque à ceux qu'il veut amuser; il ne dirige plus rien, ne peut rien entretenir, il a quitté sa place; son personnage est fini.

J'ai particulièrement connu un homme qui possédait au plus haut degré ce talent de contrefaction dont je parlais tout-à l'heure; je l'ai vu souvent mettant en scène, dans ses récits, différents personnages de ma connaissance, passer de l'un à l'autre avec une rapidité surprenante; je l'ai vu les imiter, prendre leur ton, leurs gestes, leur voix, en un mot les peindre avec une telle vérité, que chacun croyait les entendre parler. Par une adresse d'un autre genre, il savait, sans plan, sans projet, sans penser à la plus légère aventure, faire tout-à-coup une histoire de rien, attaché, intéresser, amuser tour-à-tour; et tout cela, je le repète, avec un fond si mince, que lorsque l'histoire était finie, lorsqu'elle avait charmé tout le monde, on en cherchait le sujet ou la suite, on ne pouvait rien trouver qu'un souvenir aimable de détails délicieux que l'esprit se retraçait, sans pouvoir les fixer. Voilà le chef-d'œuvre d'un conteur.

* *

Il est un autre genre d'histoires; ce sont celles qui finissent par un trait. Celles-ci paraissent d'abord d'un succès plus certain, mais elles présentent un écueil. Craignez qu'une fois arrivé à ce mot sur lequel vous comptez, vous le prononciez sans effet; c'est toujours la faute du conteur quand l'assemblée reste froide. Il a voulu sans doute faire trop d'effet dans le commencement, il n'a pas nuancé, gradué son récit avec assez d'art jusqu'au dernier moment. Puisqu'on attend tout son succès d'un seul trait, il faut que tout le prépare, et que l'auditeur y soit amené sans qu'il s'en doute.

Je ne parlerai pas de la maladresse de laisser deviner ce trait d'avance; on est perdu!... Dans ce cas, l'histoire doit disparaître, et le conteur aussi.

Enfin, un homme qui conte une histoire au milieu d'un cercle, est presque un acteur sur la scène, avec cette différence que l'acteur récite ce qui lui est dicté, tandis que le conteur est obligé d'improviser, qu'on le voit de plus près, qu'il faut que son naturel soit bien plus vrai. Le prestige entoure l'acteur, le conteur est entouré de ses modèles, c'est une copie qui doit être assez fidèle pour soutenir la comparaison continuelle avec l'original.

* *

Un point capital, c'est d'éviter les longs récits. Ils finissent toujours par ennuyer, à moins qu'ils ne frappent l'imagination par un intérêt vif et bien soutenu. Si l'on en possède de ce dernier genre, on peut les placer dans les longues soirées d'hiver, lorsqu'une paisible société de parents et d'amis, réunie autour d'un bon feu, est toujours favorablement disposée pour celui qui cherche à remplacer le silence et la langueur, par des récits touchants et d'agréables émotions. Mais dans un cercle brillant que la mode et le plaisir ont formé, on ne peut hasarder que l'anecdote brève, et la petite historiette. Tant d'esprits différents, si diversement intéressés, si mobiles, si changeants, ne sauraient longtemps être fixés sur un même objet. On ne peut les frapper qu'à l'improviste; et, pour leur plaire, il faut en quelque sorte agir par méprise.

Avant de terminer cette causerie, je signalerai un défaut qui est l'écueil commun de ceux qui aiment à conter en société. Cet écueil, c'est de se répéter plus ou moins souvent. Il est vrai que si leur mémoire est surprise en faute, ils ont la ressource de s'excuser comme ce conteur qui répondit naïvement à ceux qui lui reprochaient de se répéter: „Il faut bien que vous me permettiez de vous redire de temps en temps mes petites anecdotes, sans cela je les oublierais.”

DORANTE.

SIMPLES CONSULTATIONS JURIDIQUES A L'USAGE DES DAMES.

7^e Lettre.

A Madame Félicie de R...

Jusqu'à présent, Madame, nous avons étudié, sous son côté juridique, la position de la femme engagée dans les liens du mariage; aujourd'hui nous allons nous placer dans la douloureuse hypothèse où elle deviendrait veuve et voir quelle situation nouvelle lui serait alors créée.

Un écrivain célèbre, parlant des devoirs des femmes, a dit „que ces devoirs sont le fondement de toute société, que ce sont les femmes qui ruinent ou soutiennent leur maison, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche le plus près à tout le genre humain.”

C'est surtout dans l'état du veuvage que le rôle tracé ici à la femme, en général, devient de la plus grande importance.

La mort de son époux lui rend son indépendance personnelle et le libre usage de tous les droits civils qu'elle avait abdiqués, en partie au moins, au profit de son mari; c'est-à-dire, qu'elle récupère sa capacité pleine et entière de poser tout acte de la vie civile, sans qu'aucune autorisation lui soit nécessaire.

Mais à partir de ce jour, d'autres droits encore et par conséquent d'autres devoirs naissent pour elle; c'est elle maintenant qui remplace le père défunt, c'est à elle qu'appartient la puissance paternelle.

* *

A la mère revient donc, de plein droit, la tutelle de ses enfants mineurs; mais au cas où son mari lui a adjoint par son testament un conseil spécial, elle ne peut faire aucun acte relatif à la tutelle sans l'avis de ce conseil.

Toutefois, la veuve n'est pas tenue d'accepter la tutelle; elle peut la refuser, pour n'importe quel motif, sans rien devoir spécifier. Cependant, elle devra en remplir les devoirs jusqu'à ce qu'elle ait fait nommer un tuteur par le conseil de famille.

Si elle accepte la tutelle, une double mission lui incombe: prendre soin de la personne du mineur et le représenter dans la vie civile.

Expliquons le premier point:

La mère a tous les attributs de la puissance paternelle; elle a sur ses enfants les droits d'éducation, de garde et de correction, c'est-à-dire que si elle doit leur fournir la nourriture, une instruction et une éducation conformes à leur rang et à leur position de fortune, ceux-ci,

de leur côté, lui doivent obéissance, honneur et respect; qu'ils ne peuvent, sans son consentement, quitter la maison paternelle; que si elle a des sujets de mécontentement très-graves relativement à leur conduite, elle peut, avec l'autorisation des deux plus proches parents paternels, réquerir leur détention pendant six mois. Elle doit pour cela s'adresser au président du tribunal, qui délivrera l'ordre d'arrestation, ou le refusera, selon son appréciation.

Elle seule a le droit de consentir à leur mariage et de les émanciper à l'âge de quinze ans révolus.

* *

Par ces mots „représenter le mineur” nous entendons que la mère tutrice doit agir, vendre, acheter, emprunter, pour lui et en son nom.

Voyons dans quelles limites elle peut exercer ces droits.

Mais, avant cela, disons que le premier devoir de la veuve, avant d'entrer en charge, est de convoquer le conseil de famille pour nommer un subrogé-tuteur, lequel a une mission de surveillance sur son administration.

Puis elle doit faire lever les scellés et dresser, en présence de ce subrogé-tuteur, inventaire des biens de ses enfants. Cet inventaire est l'acte contenant l'estimation et la description des meubles et la mention seulement des immeubles.

* *

Maintenant, développons notre second point:

La mère tutrice a, de plein droit, l'administration des biens de ses enfants, et jusqu'à l'âge de dix-huit ans, ou jusqu'à leur émancipation, elle a la jouissance des revenus de tous les biens qui leur appartiennent, sans être tenue d'en rendre compte.

Mais, lorsque les mineurs ont atteint leur dix-huitième année, elle n'a plus que la simple administration de leurs biens, et elle est comptable de sa gestion comme un usufruitier ordinaire. Toutefois, la loi la dispense de fournir caution.

La veuve tutrice ne peut emprunter, ni aliéner ou hypothéquer les biens immeubles de ses enfants, sans y être autorisée par le conseil de famille, qui n'accorde cette autorisation que pour cause de nécessité absolue ou d'un avantage réel, et avec indication des immeubles qui devront être vendus.

De même, elle ne peut ni accepter, ni répudier une succession ou une donation échue au mineur, sans le consentement du dit conseil de famille, et la loi ne permet l'acceptation d'aucune succession que sous bénéfice d'inventaire.

Enfin elle ne peut transiger ou faire un compromis qu'après y avoir été autorisée par ce même conseil, et de l'avis de trois juriconsultes nommés par le procureur du roi.

* *

A la fin de la tutelle, la mère doit faire l'exposé de sa gestion, et en rendre compte. Comme garantie de sa bonne administration, l'enfant a une hypothèque légale sur les biens de sa tutrice.

Ajoutons, pour terminer, que si la veuve veut se remarier, elle devra, avant son second mariage, convoquer le conseil de famille, qui décidera si la tutelle doit lui être conservée.

A défaut de cette convocation, elle perdra la tutelle de plein droit; et son nouveau mari sera solidairement responsable de toutes les conséquences de la tutelle qu'elle aura indûment conservée.

Dans le cas où le conseil de famille conserverait la tutelle à la mère, il lui donne nécessairement pour co-tuteur le second mari, qui devient alors solidairement responsable, avec sa femme, de la gestion postérieure au mariage.

Bruxelles, mai, 1880.

EDM. MARCELLIN LA GARDE,
AVOCAT.

MONSIEUR BÉCARRE.

NOUVELLE MUSICALE.

(Profanes en musique! je vous prévient tout d'abord que ceci n'est pas écrit pour vous.)

Il y avait cinq lignes situées sur un papier blanc; sur ces cinq lignes, une clef qui convenait merveilleusement à la mesure, mais lorsque la porte était ouverte, cela ne servait pas à grand'chose: les cinq lignes n'avaient pas de bagage!

— Sapristi, cria la Portée, je n'ai ni son ni maille, je ne puis pas faire mon chemin ainsi!

— Qu'avez-vous besoin de nous altérer, objecta la Gamme; nous sommes sept frères; avec nous vous pouvez bâtir maints échafaudages mélodiques.

— Ma foi, la Portée a raison, murmura l'Harmonie: il nous faut du décor, des embellissements, des fleurs, de la couleur.

Les notes se mirent en colère et crièrent si fort qu'elles devinrent fausses.

* *

La Portée, malgré les sept enfants de ses entrailles, gémissait toujours; l'Harmonie et la Mélodie en eurent pitié.

Bras dessus, bras dessous, les deux sœurs partirent à la recherche de l'ornementation; mais, peine inutile: elles ne trouvèrent rien et revinrent les mains vides.

Les notes se mirent à danser la ronde et à se réjouir d'avoir seules le privilège musical. Dans leur exaltation et leur orgueil, elles grimperent les cinq marches de la Portée et trouvèrent même le moyen d'ajouter des escaliers au dessus et en dessous de celle-ci.

Allongeant ainsi l'échelle, elles furent joliment essouffées, et non contentes du terrain qui leur était accordé, sous-sol, rez-de-chaussée, étages et greniers, elles voulurent se baisser ou se hanter à leur gré; cela fit leur bonheur et leur malheur tout à la fois: seulement elles eurent la satisfaction de ne plus être dans leur état naturel. On les voyait tantôt se hisser sur leurs Dièzes, tantôt faire la culbute dans leurs Bémols. Cela commença par les amuser énormément, mais bientôt, épuisées par ce manège ascendant et descendant, elles supplièrent le Destin Musical de les remettre sur pattes. Les Dièzes et les Bémols se prirent aux cheveux et amenèrent comme renfort un contingent de doubles Dièzes et de doubles Bémols. La vie n'était plus possible; la Portée comprit que c'était bien assez d'être mère sept fois sans ajouter une maternité de dièzes et bémols en partie simple et double.

Toutefois le mal étant fait, il fallait un remède. Le sort se chargea de ce soin.

* *

Un soir, un monsieur très simplement mis se présenta à la Portée.

— Je viens, dit l'étranger, vous offrir mes services; je cours le monde depuis longtemps, je suis la vérité, je cherche à tout remettre dans son état primitif; l'humanité se gâte, plus rien ne reste naturel, le temps des Mozart n'est plus; les Lafontaine ne font plus parler les loups, les femmes se couvrent de fard, la nature ne suffit plus à colorer leur teint, la chevelure disparaît sous le poids des faux-chignons, les sentiments vrais deviennent de l'hypocrisie, le paysan baptise son lait, le café se falsifie, le bois de campêche remplace le jus de la treille; personne ne veut agréer mes services, on rit de moi, le siècle est voué à la duperie, on me trouve naïf, primitif, arriéré même; je ne suis pas habillé chez un tailleur fashionable; on hausse les épaules devant ma modestie et ma timidité. On m'a dit que le trouble était dans la Gamme, que vous aviez d'affreuses dissonances depuis l'arrivée de ces sept marche-pieds, les Dièzes et les Bémols. Je les connais ceux-là: ils courent les ateliers musicaux s'introduisent dans les symphonies, harcèlent les opéras, inondent les concertos; je connais aussi leurs ateux, les doubles Dièzes et les doubles Bémols. Un joli monde, va! Le crochet des Bémols a la tournure d'un 6, baissant les actions, les Dièzes aux quatre lignes embranchées les haussent, mais, croyez-moi, ils risquent gros

jeu, si la baisse fait du tort, la hausse n'est pas moins dangereuse. A force de s'élever elle fait la culbute, il n'est pas plus rassurant, qu'un Bémol se dièze qu'un Dièze se bémolise.

Moi je suis hostile au changement; que l'on me nomme monotone, démodé, je reste fidèle à mes convictions.

* *

La Portée écoutait de toutes ses oreilles le langage du nouveau-venu; les sept enfants couchés dans le bon lit de la Partition, reveillés en sursaut, étaient venus entendre la causerie de l'étranger.

— Voyons, mes enfants, que pensez-vous des offres de Monsieur?

— Mère, nous croyons tous les sept que ce sera un bon remède; les Dièzes et les Bémols nous donnent souvent la migraine.

Ce sentiment exprimé, la Portée n'hésita plus. — Puis-je savoir votre nom, Monsieur? demanda-t-elle en allongeant ses lignes en femme qui peut se poser sur son terrain.

— Je m'appelle Bécarre, répondit l'individu... — Notre ennemi juré! s'écrièrent les Dièzes et les Bémols.

Malgré les récriminations, Monsieur Bécarre entra au service de la Portée.

Les notes font maintenant bon ménage avec leurs „accidents." On les met encore à la clef, mais le Bécarre les met à la porte.

* *

Toute la vie roule sur un Dièze ou un Bémol; le Bécarre nous paraît bien ferme, il nous ennuie, et toutefois si nous voulons être sincères nous dirons que l'existence dièzée ou bémolisée n'est que factice. Le Dièze et le Bémol passent, le Bécarre est immuable. Cependant, il faut à l'existence les émotions du Dièze et du Bémol, le Bécarre vient neutraliser leur action. Image de la désillusion et de l'illusion, Dièzes et Bémols viennent souvent se mettre à la clef de notre destinée. Les accidents sont une impérieuse nécessité de la vie, mais à côté de cette influence, il y a une vérité qui domine.

Soyons circonspects avec les Dièzes, défiant avec les Bémols, mais lorsque nous rencontrons un Bécarre, chapeau bas devant lui. Dans notre siècle, il tend à disparaître, le moule s'en perd tous les jours d'avance, il court encore moins les rues que les Portées. En musique, on les évite pour rechercher la complication des harmonies; dans la vie on s'y dérobe pour se soustraire à la monotonie de son règne.

ERNESTINE VAN HASSELT.

BANNIE DU TOIT PATERNEL!

Roman.

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

XIX.

Après son émouvant récit, Miss Norreys fit un pas vers la porte.

Lord Darkwood, pâle et les yeux hagards, courut après elle.

Elle s'arrêta.

Puis, ouvrant ses bras pour la retenir, il cria, d'une voix déchirante:

— Oh écoutez-moi, écoutez-moi!..

L'Indienne secoua la tête et voulut passer outre.

— De grâce, écoutez ce que j'ai à dire pour ma défense, répéta-t-il.

Elle fixa les yeux sur les traits altérés du marquis, et lui jeta un regard étrange. Celui-ci se pencha en avant, puis recula de quelques pas en s'écriant:

— Clara! Oh! Clara!...

Et lui tendant les bras, il la regardait d'une manière suppliante.

— Arrière! dit-elle, je suis Sicily Norreys... Clara Markham est morte...

Mais le marquis s'écria de nouveau:

— Clara! ma femme, ma chère femme!

— Vous vous trompez, Monsieur, vous n'avez jamais eu de femme.

— Si, si, nous sommes mariés légalement...

On a aussi voulu me persuader le contraire. Aussitôt que mon père m'eut appris que mon mariage avec vous n'avait été qu'une comédie, je suis retourné à notre habitation, mais vous

n'y étiez plus... Je vous cherchai vainement partout. Je me rendis même dans le Yorkshire, où je tâchai d'avoir indirectement de vos nouvelles. On avait l'air de ne pas me comprendre. Je retournai alors chez mon père qui m'assura qu'on vous avait trouvée noyée dans la Tamise. Il ajouta que votre identité avait été constatée, et qu'on vous avait enterrée aussitôt. Et moi, Clara, je l'ai cru; je connaissais votre amour-propre, votre fierté; j'ai pensé que vous ne vouliez pas survivre à ce que ce monstre de Tollish appelait votre déshonneur.

— Ne m'appellez pas Clara, fit la jeune femme avec hauteur, sans cela je ne vous écouterai plus. Je vous le répète, je suis Miss Norreys.

— Croyant Clara morte, je quittai Londres, reprit le marquis, et je me rendis à l'endroit où avait été célébrée notre union, pour savoir si l'infâme Tollish avait bien dit la vérité. J'y trouvai l'acteur, qui m'avoua qu'en effet le capitaine lui avait donné une assez grosse somme pour jouer le rôle d'ecclésiastique, mais qu'au dernier moment il avait eu des scrupules et avait confié tout à un véritable ministre de l'Eglise, lequel s'était chargé d'accomplir la cérémonie du mariage. Celui-ci était donc valable, et Clara était mon épouse légitime.

En ce moment, M. Markham, qui n'avait pas bougé de la place qu'il occupait depuis le commencement de cette scène émouvante, fit entendre un sanglot étouffé.

— Je retournai en Angleterre, continua Lord Edward Darkwood, muni de preuves authentiques de notre mariage. En arrivant, j'appris que le squire Markham venait de quitter le pays. Oh! j'étais bien malheureux!... Et si mon père ne m'en avait pas empêché, j'aurais tué le misérable qui avait été la cause de la mort de ma femme bien-aimée, et qui avait ainsi détruit tout mon bonheur en ce monde.

Ici le marquis jeta à Miss Norreys un regard tendre et suppliant.

Les traits de l'Indienne étaient altérés; elle semblait éprouver une émotion profonde.

— Hier soir, continua Lord Darkwood, j'ai retrouvé mon enfant... Gwendoline, ma fille, venez auprès de moi!

Gwendoline quitta le bras de Ronald et se plaça à côté de son père.

— Mon enfant, dit le noble Lord avec douceur, plaidez ma cause auprès de votre mère. J'avoue que j'ai commis une grande faute en l'épousant en secret, mais aussi j'en ai été cruellement puni.

Puis, s'adressant à Miss Norreys:

— Clara, pardonnez-moi. Je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée; vous êtes ma vie, et sans vous il n'y a plus de bonheur pour moi ici-bas. Clara, ne soyez pas inexorable; votre époux et votre enfant vous en conjurent. Revenez à nous.

Gwendoline prit la main du marquis et l'attira auprès de Miss Norreys, qui eut un sourire d'une ineffable tendresse; son regard s'illumina, et une expression de bonheur inonda son beau visage.

Elle fit un pas en avant, et Edward abandonnant la main de sa fille, serra sa femme dans ses bras avec transport, en s'écriant:

— Je l'ai retrouvée! je l'ai retrouvée!

Et pendant ce temps, M. Markham, en proie à une agitation indicible, ne quittait pas l'Indienne des yeux.

Le marquis, pouvant à peine ajouter foi à son bonheur, embrassa tour-à-tour sa femme et sa fille en versant des larmes et en remerciant Dieu à haute voix de la joie immense et inattendue qu'il lui avait réservée.

Un profond silence régna pendant quelques instants dans la salle; tous les assistants étaient vivement émus.

XX.

Miss Norreys, — à qui nous donnons ce nom pour la dernière fois, — se dégagea doucement des bras de son mari et prit la parole:

„Lord Chilton, M. Sutton, et tous ceux qui se trouvent ici, dit-elle, il me reste une explication à vous donner.

„Je suis, en effet, cette Clara Markham dont

on a cru trouver le corps dans les bruyères du Yorkshire, il y a dix-huit ans... Je ne sais vraiment comment j'ai échappé à la mort cette nuit-là; je fus ramassée par un fermier qui s'était attardé; il me déposa dans sa charrette et me conduisit chez lui.

„Le lendemain matin, je devins très-malade, et celui qui m'avait sauvée me transporta dans un hôpital de Manchester, où je restai entre la vie et la mort pendant plusieurs semaines.

„Quand mon état s'améliora, je demandai après mon enfant; on me répondit qu'on n'avait pas vu d'enfant, qu'on ne savait ce que je voulais dire.

„Cependant, mes forces revenaient de jour en jour; j'allais être obligée de quitter l'hôpital et je ne savais que faire, ni de quel côté diri-

ger mes pas. Me présenter à Lonemoor, chez mon père, oh, je ne pouvais pas y songer... Sa terrible malédiction me poursuivait jour et nuit.

„Un des médecins qui m'avaient soignée pendant ma maladie, semblait s'intéresser vivement à moi. Je lui confiai que j'étais sans ressources, sans asile, et ce digne homme promit de s'occuper à me chercher une place.

„En effet, quelques jours plus tard il me demanda si je voulais accompagner, dans les Indes, une famille de ses amis, en qualité de gouvernante. J'avais des parents dans cette partie du monde; je ne demandai qu'à quitter l'Angleterre, et j'acceptai la proposition avec reconnaissance.

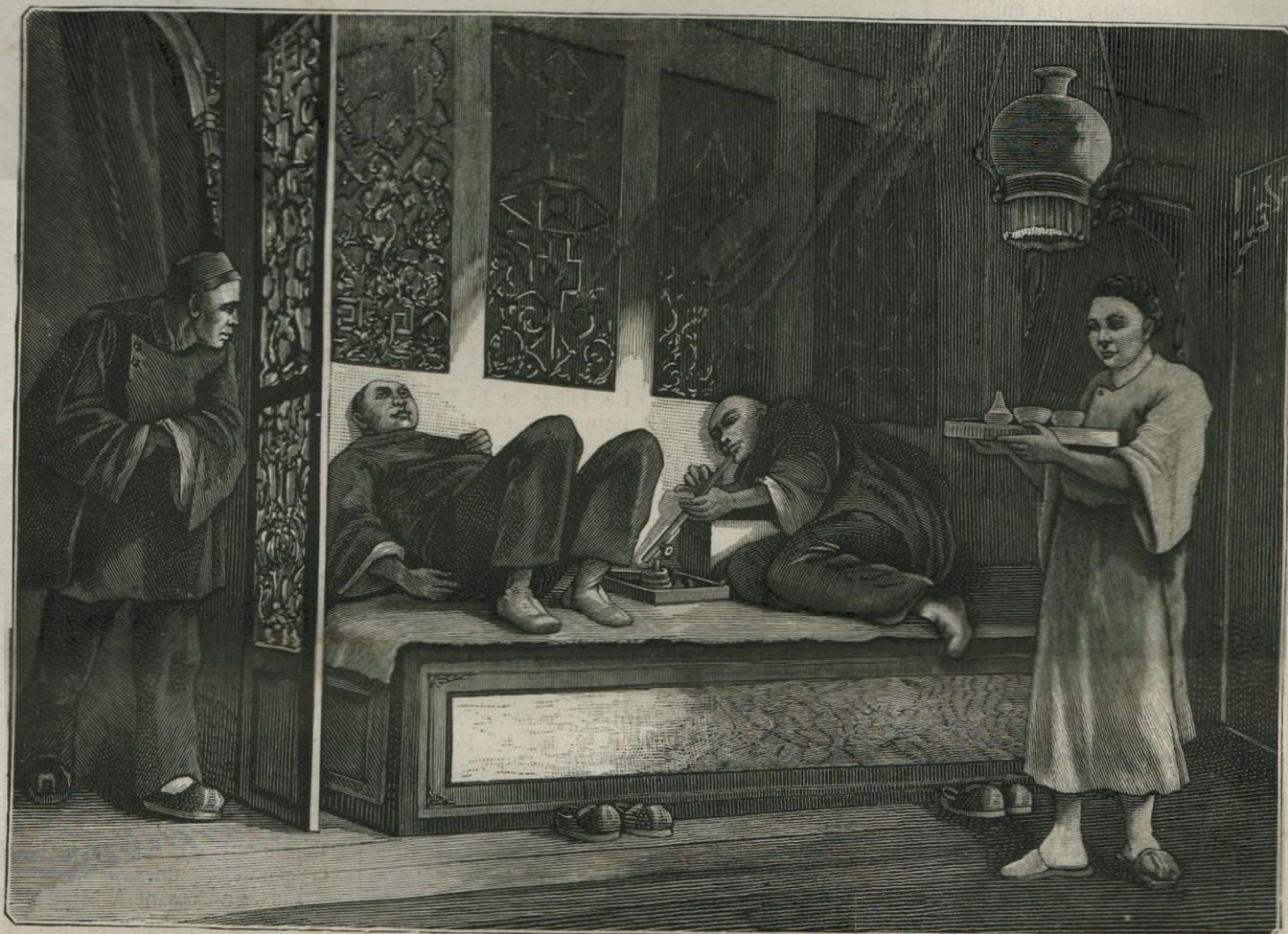
„Là, je trouvai le frère de ma mère, le géné-

ral Norreys. Je lui fis connaître ma position, et lui et sa femme me plainquirent du fond de leur cœur. Ils venaient de perdre leur enfant unique, ma cousine Sicily. Je la remplaçai dans leur affection, ils me donnèrent son nom et m'adoptèrent pour leur fille.

„Pendant une année, je refusai de voir la société, me renfermant dans mon appartement pour me livrer à l'étude.

„Peu après, j'eus le malheur de perdre ma mère adoptive, et deux ans plus tard le général mourut aussi, me laissant son héritière universelle. Avant sa mort il me fit promettre que je reviendrais m'établir en Angleterre.

„Je revins à Londres, et là j'appris que le château de Beechmont était à vendre. J'y envoyai mon homme d'affaires qui acheta cette



LES FUMEURS D'OPIUM.

propriété, sans l'avoir vue et sans savoir qu'elle avoisinait le château de Dunholm.

„Vous savez le reste.

„J'ai retrouvé mon époux, mon enfant, mon rang, ma position, mon honneur...

„Je n'ai plus qu'un vœu à former: c'est de revoir encore une fois mon vieux père et d'implorer son pardon.”

XXI.

A ces mots, M. Markham s'avança, en trébuchant comme un homme ivre.

— Le voici, Clara! murmura-t-il en sanglotant, le voici, celui qui vous a maudite!... Oh, pourrez-vous jamais me pardonner ma dureté?

Clara poussa un cri de joie et s'élança dans les bras de son père, en versant des larmes de bonheur.

— Et vous, Gwendoline, dit le vieillard en se tournant vers la jeune fille, vous que j'ai aussi traitée si cruellement... pourrez-vous jamais oublier ma conduite?

Sa petite-fille courut à lui et l'embrassa avec tendresse, la figure rayonnante.

En ce moment, un domestique entra en demandant si le squire Markham se trouvait dans le salon.

— Oui, répondit le vieillard, c'est moi.

— Monsieur, il y a une personne âgée qui

vient d'arriver de Londres et qui désire vous voir à l'instant, dit le serviteur. Tenez, la voilà qui entre.

C'était M^{me} Quillet, qui, dès qu'elle eut appris que la femme trouvée dans la bruyère et enterrée à Pimstone, n'était pas la fille de son maître, s'était hâtée de suivre celui-ci à Londres, pour lui annoncer cette étonnante nouvelle avant son départ pour le Continent.

— Maître! maître! s'écria-t-elle avec véhémence, je dois vous parler... j'ai une nouvelle de grande importance à vous apprendre...

Tout-à-coup, elle se tut. Elle venait d'apercevoir Gwendoline. Aurait-elle trouvé grâce devant son grand-père? pensa-t-elle.

— Ma chère bienfaitrice, dit une voix douce à côté d'elle, m'avez-vous donc oubliée?

La femme de charge se retourna vivement.

— M^{me} Quillet, dit le squire avec fierté, cette dame est ma fille, la marquise de Darkwood...

— Miss Clara! s'écria la vieille femme, Miss Clara!... mon doux agneau, mon enfant chérie!...

Elle riait et pleurait à la fois.

Que nous reste-t-il encore à dire maintenant?

Décrire le bonheur des deux époux, de la jeune fille, du vieux squire, de Lord Chilton, et de tous ceux qui étaient présents à cette heureuse réunion, serait chose difficile.

Bornons-nous à dire, qu'il n'y eut jamais de

plus grande fête au château de Dunholm qu'en ce jour mémorable où Lord Darkwood présenta à ses tenanciers et à ses serviteurs son épouse et sa fille.

Mentionnons aussi que l'enterrement du capitaine Tollish eut lieu le lendemain. Sa tombe, sans inscription, se trouve dans un coin du cimetière, et personne ne lui a donné une parole de regret.

Lady Darkwood, prise de pitié pour Georgina, plaça celle-ci chez une personne honorable et instruite, voulant compléter l'éducation de cette pauvre orpheline, afin qu'elle pût plus tard se suffire à elle-même. Mais un jour elle disparut, et jamais on n'apprit ce qu'elle était devenue.

Six mois plus tard, il y eut de nouvelles réjouissances à Dunholm, à l'occasion du mariage de Ronald Chilton et de Gwendoline.

Nous n'avons plus qu'une chose à ajouter: c'est que le vieux squire était tellement heureux d'avoir retrouvé sa fille et sa petite-fille qu'il ne put se décider à les quitter désormais. Il vint s'établir au château de Dunholm et laissa son habitation de Lonemoor aux soins de ses deux fidèles serviteurs, les époux Quillet.

M^{me} CELMAR DE GARAL (d'après l'anglais de M^{me} H. LEWIS),

FIN.